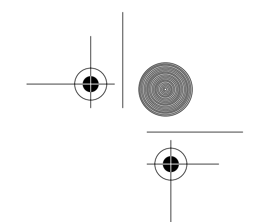


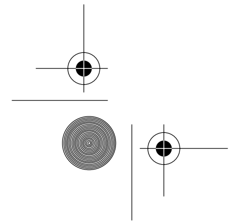
À l'aventure

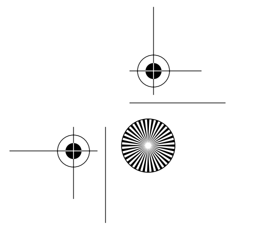
Avertissement au lecteur

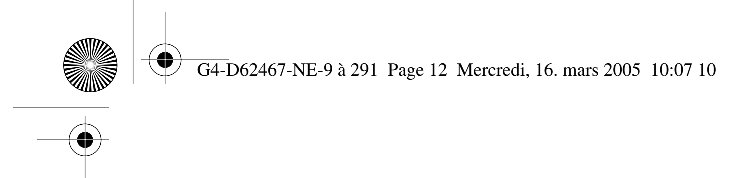
1. Du cœur à l'ouvrage. Mode d'emploi et raison de ce nouveau livre

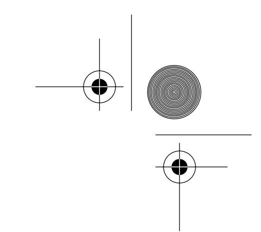
Je tente de faire en sorte que tous mes livres soient lisibles séparément les uns des autres. Et cependant, ils forment des séries qui se croisent : ils sont des étapes dans un chantier. Je ne procède pas par monographies ou essais. Je vise, au contraire, toujours à peu près la même question, que je crois être une question de toujours, et pour tout dire, *la* question – sur laquelle je reviens sans cesse, pour laquelle je varie les angles, que je cherche à approfondir, également en fonction des nécessités et des urgences du temps présent. Et pour ce faire, à chaque nouveau travail, je tente de repartir des acquis de mes ouvrages précédents, que je résume en même temps que je les réexamine. Au cours de cet approfondissement, *la* question ouvre de nouvelles questions, qui forment un réseau.

C'est un réseau d'inquiétudes, au sens où Hegel nous enseigne que l'on ne pense qu'en sortant de la quiétude. C'est aussi cette inquiétude qui fait prendre la mer aux





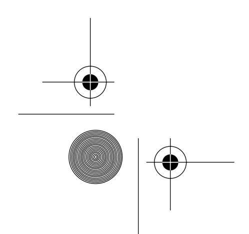


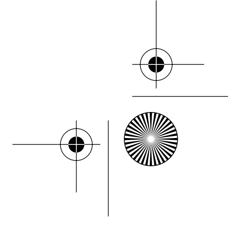


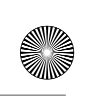
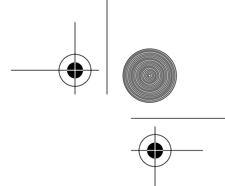
marins. Appelons cela une aventure [1] : je suis un aventurier, et j'aime *bourlinguer*, titre d'un livre de Blaise Cendrars qui me fit beaucoup rêver.

C'est la raison pour laquelle, lorsque j'écris un nouveau

1. Il y aurait à faire un traité de l'aventure – entre l'accident et la nécessité, entre le défaut et ce qu'il faut, à en croire au moins ce qu'en dit le dictionnaire Le Robert : au sens ancien, l'aventure est « ce qui doit arriver à quelqu'un. Avenir, destin, destinée, sort. La bonne et la mauvaise aventure : ce qui doit arriver d'heureux, de malheureux. Heur ». L'aventure dit l'heur, bon ou mauvais, bonheur *et* malheur. C'est en ce vieux sens qu'il est possible de « dire la bonne aventure ». « Dire la bonne aventure à quelqu'un, lui prédire son avenir par la divination. Diseur, diseuse de bonne aventure. » Puis l'aventure désigne l'imprévu, ce qui est aussi le sens de la *tukhè* grecque, et ce qui a plus proprement à faire avec l'événement, l'événementialité en tant que s'y présente précisément l'accident tel qu'il n'est, par nature, pas prévisible : « Ce qui arrive d'imprévu, de surprenant ; ensemble d'événements qui concernent quelqu'un. Une fâcheuse aventure. > Accident, affaire, histoire, mésaventure. » Et ici, le dictionnaire évoque Ulysse, l'*Odyssée*. L'aventure désigne alors le destin au sens le plus ample, « l'aventure humaine » ou même « l'aventure de la vie ». Mais il s'agit de la vie et de l'humanité comme objets de récits : « Conter, raconter une aventure. Récit d'aventures. Aventures imaginaires, légendaires. Les aventures d'un héros. Roman, film d'aventures, où des péripéties mouvementées sont narrées. » Finalement, il s'y joue une accidentalité qui peut devenir une passion, ou encore il s'y éprouve l'accidentalité comme la passion même, y compris comme légèreté de ce qui est badin : « Relation amoureuse passagère. > Intrigue, passade. Aventure galante, amoureuse, sentimentale. Il avait eu plusieurs aventures. » De l'imprévu à l'incertain, on passe du destin individuel ou collectif au comportement aventureux entendu comme blâmable : « Entreprise dont l'issue est incertaine. […] Entreprise hasardeuse, périlleuse. Coureur d'aventures. Mener une vie d'aventures. Les aventures de chevalerie. » Et finalement, le mot désigne alors un « ensemble d'activités, d'expériences qui comportent du risque, de la nouveauté, et auxquelles on accorde une valeur humaine. > Hasard,







livre, j'effectue toujours des renvois vers mes ouvrages précédents, comme on fait le point sur des cartes – et comme on écrirait un nouvel épisode d'aventures commencées bien auparavant. Un lecteur me l'a récemment reproché, et, en particulier, les références que je fais régulièrement à la série *La Technique et le Temps*. Un autre m'a fait remarquer que mon travail prenait ainsi une allure de système, à la façon du XIXe siècle.

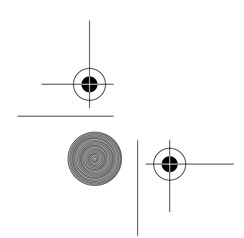
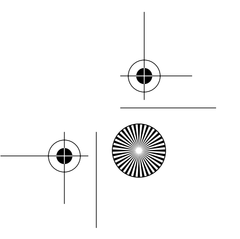
Cependant, il s'agit moins de bâtir un système (ou de coloniser des territoires) que de permettre tout d'abord au lecteur d'aller voir par lui-même plus en détail dans mes autres ouvrages, s'il le souhaite, s'il est plus exigeant que ne le permet le livre qu'il est en train de lire, s'il en a le temps, et s'il aime la haute mer où sont les tempêtes [1].

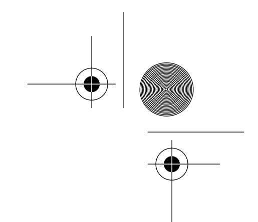
Mais, aussi et surtout, il s'agit de *fourbir des armes* : de faire du *réseau de questions* un *arsenal de concepts,* en vue

---

péril. L'appel, l'attrait de l'aventure. L'esprit d'aventure (> Aventureux ; aventurier) ». Ce risque prend, sous le nom d'aventure, un sens technique dans les affaires d'assurance (« contrat par lequel un prêteur s'associe aux risques d'une expédition maritime, la somme prêtée étant perdue pour lui en tout ou partie si les risques se réalisent, mais rapportant un gros intérêt si l'expédition se termine heureusement »). Et cela nous renvoie au bout du compte à Gribouille, c'est-à-dire aussi à Épiméthée, puisque *à l'aventure* signifie dans la langue la plus courante « au hasard, sans dessein arrêté, sans réflexion. Marcher, errer à l'aventure. – Fig. Jeter son cœur à l'aventure. > Gribouillette (à la) ».

1. S'agissant de tempêtes de l'esprit et de lectures, et des prophéties qu'elles accompagnent souvent, et de la colère de Dieu, et de la mer, il faut lire le magnifique ouvrage de Peter Szendy, *Les Prophéties du texte-Léviathan. Lire selon Melville*, Minuit, 2004, écrit en même temps que le livret de *Avis de tempête*, un spectacle de Georges Aperghis qui est aussi une production de l'Ircam, de l'Opéra de Lille et de l'Opéra de Nancy, à l'initiative d'Eric de Visscher.



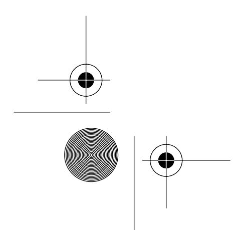
de mener une lutte. Or, cette lutte, qui est *âpre*, ne peut pas demeurer à la surface des choses, faute de quoi elle perdrait inévitablement son combat. En tout premier lieu, elle nécessite de lutter contre la précipitation de la pensée, qui voudrait trouver toujours plus vite les réponses et les parades à ses inquiétudes, là où, justement, il s'agit (contre ce à quoi, aujourd'hui, tout nous incite), de prendre le temps de réfléchir, d'analyser, de critiquer – c'est-à-dire de se mettre d'abord soi-même en cause, car on ne réfléchit, n'analyse et ne critique véritablement qu'à ce prix : en bourlinguant, en se dé-paysant.

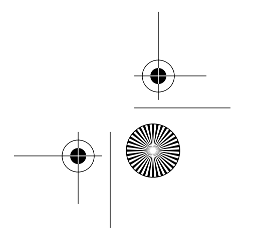
Mes livres veulent *servir des luttes* – mais contre quoi ? Le premier but de cet arsenal, et tout particulièrement du présent ouvrage, parmi ceux qui constituent les séries que je poursuis désormais parallèlement *(La Technique et le Temps, De la misère symbolique, Mécréance et discrédit)*, est de répondre à la nécessité d'*identifier les forces, les tendances, les processus et les énergies contre lesquels il convient de mener un combat*, et, ainsi, de nommer les *motifs* de ces luttes, et non seulement leurs protagonistes.

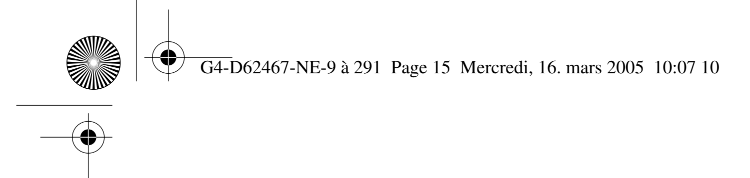
Ces motifs, dans leur ensemble, forment une *raison*.

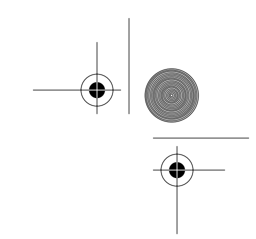
L'objet de toute pensée, et en particulier de la pensée philosophique dans laquelle, pour laquelle et avec laquelle je tente de penser, c'est de *former* une raison, comprise comme motif, c'est-à-dire aussi comme *mouvement* : comme un mouvement *de conquête*.

J'ai soutenu dans *Mécréance et discrédit 1* que la pensée, et plus généralement l'existence, sont intrinsèquement un combat – d'abord contre elles-mêmes, en tant qu'elles tendent à fuir le *risque* qu'il faut sans cesse encourir pour *continuer* à exister, sans se contenter de subsister, et ainsi *poursuivre* sa propre pensée, ses propres motifs et ses propres ouvrages contre la médiocrité qu'ils cherchent à





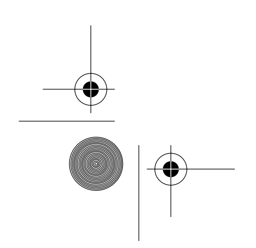


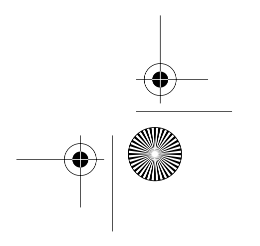


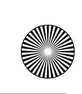
surmonter : leur *propre* médiocrité, la médiocrité du propre, et la propriété du médiocre. (Les conséquences d'une pensée, s'il s'agit d'une véritable pensée, s'il s'agit, autrement dit, d'une *invention* conceptuelle, dépassent toujours celui qui a eu cette pensée, et la tendance du penseur est alors de mettre des limites à cette pensée pour en demeurer maître et en quelque sorte propriétaire – et, dès lors, sa tendance est de renoncer à penser au moment où il croit *encore* penser. C'est ce qui est arrivé aux plus grands des penseurs – ainsi de Kant, Hegel, Marx ou Heidegger.)

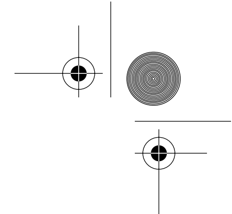
J'ai conscience non seulement de l'effort, mais bien aussi du sacrifice que représente aujourd'hui le temps qu'il faut consacrer à la lecture d'un livre – et, plus encore, d'un livre qui en appelle à la lecture d'autres livres, parfois austères, entraînant vers des questions exigeant souvent technicité philosophique et précision méticuleuse des analyses : tout cela peut décourager. Dans un temps qui est *entièrement organisé pour provoquer le renoncement à ce type de courage*, la pensée est plus que jamais ce dont la vertu première est justement le courage.

Penser, ou, pour le dire d'un mot moins intimidant, réfléchir, cela nécessite plus que jamais d'avoir du *cœur à l'ouvrage*. Nous vivons des temps effroyables de cynisme et de vulgarité – il n'y a qu'à lire les propos de Patrick Le Lay à l'été 2004 pour en prendre la mesure –, des temps d'extrêmes violences économiques et politiques, physiques ou mentales, mais aussi *esthétiques* : tel est le sujet même de ce volume. Et jamais, sans doute, la pensée n'aura autant été un combat que dans ce contexte. Le combat de la pensée contemporaine doit être mené contre ce qui, dans ce contexte, se révèle être une *tendance* autodestructrice, celle d'un capitalisme culturel et hyperindustriel qui a perdu toute conscience de ses propres limites. Et le combat











doit être mené *pour* la *contre-tendance* que comporte inévitablement aussi cette tendance (ce ne serait pas, sinon, une tendance, j'ai dit pourquoi ailleurs, et maintes fois).

À une telle entreprise critique, j'ai assigné un but très clair : l'invention d'un nouveau modèle industriel, hypothèse que j'ai explorée dans *Mécréance et discrédit 1. La décadence des démocraties industrielles*, et qui se précisera dans *Mécréance et discrédit 2. L'aristocratie à venir.*

2. La guerre esthétique

Dans l'immédiat et dans le présent ouvrage, second tome traitant de la misère symbolique, il s'agit de préciser dans quelle mesure le combat à mener contre ce qui, dans le capitalisme, conduit à sa propre destruction, et à la nôtre avec lui, constitue une *guerre esthétique*.

Il s'agit de lutter contre un processus qui n'est rien de moins que la tentative de liquider la « valeur esprit », comme disait Valéry, et par rapport auquel il est impératif d'élaborer une économie politique et industrielle de l'esprit. Une telle lutte ne peut être que l'expression et le théâtre d'une complexité conceptuelle qu'il ne faut pas craindre, car elle est la nature même de cette lutte en tant que *lutte de l'esprit avec lui-même*, dans la mesure où

> … un monde transformé par l'esprit n'offre plus à l'esprit les mêmes perspectives et les mêmes directions que jadis ; il lui impose des problèmes entièrement nouveaux, des énigmes innombrables [1].

1. Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel*, Gallimard, 1990, p. 185.

